

CAROLINE PIGNAT

La dernière traversée

ROMAN



Deux ans après la tragédie du *Titanic*,
le naufrage de l'*Empress of Ireland*...


CHARLESTON

Bannie de la résidence familiale en Angleterre, Ellie est embauchée pour travailler à bord de l'*Empress of Ireland*. Elle est tout de suite attirée par Jim, un jeune homme mystérieux qui travaille comme souffleur dans les fournaies du paquebot. Après un magnifique moment à Québec, la nuit de l'horreur. Les cris, les corps, les eaux si froides... Elle tente de se dire que Jim a survécu au terrible naufrage, mais le nombre de morts ne cesse de croître.

Alors lorsque Wyatt Steele, journaliste au *New York Times*, lui demande de raconter son histoire, Ellie commence par refuser. Mais lorsqu'il lui montre le journal de Jim, retrouvé parmi les débris du paquebot, la jeune femme saute sur l'occasion. Elle veut en savoir davantage sur l'homme dont elle est tombée amoureuse. Le deal est clair : en échange de son témoignage, Steele lui donnera les pages du journal, une par une...

« Si vous aimez les récits tragiques et marquants, les belles histoires d'amour et les personnages qui vont de l'avant après avoir traversé de terribles épreuves, ce livre ne pourra que vous plaire ! »

Laurie, du blog *Mya's books*

Caroline Pignat réside dans la région d'Ottawa. Enseignante en école primaire, elle a écrit de nombreux livres pour enfants et pour jeunes adultes, et a reçu des distinctions prestigieuses telles que le Prix du Gouverneur Général. La version originale anglaise de ce roman, *Unspeakable*, a été dans la short-list du prix Red Maple Award.

Traduit de l'anglais par Rachel Martinez

Texte intégral

ISBN 978-2-36812-189-4



9 782368 121894

8,90 euros
Prix TTC France


CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Ce roman se dévore. Le naufrage est décrit avec beaucoup de réalisme. Les personnages sont attachants et on ne peut que tourner les pages avec impatience pour connaître l'issue des aventures de Ellie, Jim et Wyatt. »

Bénédicte, du blog *Au fil des livres*

« J'ai beaucoup aimé *La dernière traversée*, qui m'a permis de découvrir l'histoire d'une catastrophe maritime méconnue. (...) J'ai été plus que charmée par cette histoire aux nombreuses surprises qui n'est pas passée loin du coup de cœur ! »

Manon, du blog *Vibration Littéraire*

« Si vous aimez les récits tragiques et marquants, les belles histoires d'amour, les romans inspirés de faits réels et les personnages qui se relèvent et vont de l'avant après avoir traversé de terribles épreuves, ce livre ne pourra que vous plaire ! »

Laurie, du blog *Mya's books*

« Une histoire à la fois belle et triste... »

Marie, du blog *Un monde de conteuses*

« L'auteur, grâce à une plume légère et addictive, rend un bel hommage à ce naufrage et à ses victimes peu médiatisés et oubliés. Un roman tiré de faits réels qui va vous chambouler, attendez-vous à être emporté dans cette vague d'émotions et d'amours. »

Cindy, du blog *La lectricedyslexique*

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston, rendez-vous sur www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

LA DERNIÈRE
TRAVERSÉE

Caroline Pignat

LA DERNIÈRE
TRAVERSÉE

Roman

Traduit de l'anglais (Canada)
par Rachel Martinez


CHARLESTON

Titre original : *Unspeakable*

Publié initialement en langue anglaise par Penguin Canada Books Inc., Toronto, en 2014.

© Caroline Pignat, 2014

© Guy Saint-Jean Éditeur inc., 2015, pour l'édition en langue française publiée en Amérique du Nord.

© Charleston, une marque des Éditions Leduc.s, 2015, pour l'édition française.

29 boulevard Raspail

75007 Paris – France

www.editionscharleston.fr

Traduction : Rachel Martinez

Révision : Fanny Fennec

Correction : Lyne Roy

Mise en pages : Patrick Leleux PAO

ISBN : 978-2-36812-189-4

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions. charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (lillycharleston).

Pour grand-maman

*Mes fautes sont plus grandes que moi
Elles pèsent trop comme une charge trop lourde*

PSAUME 38 : 5,6

QUELQUES HEURES
PLUS TARD,
AU PETIT MATIN

*Le 29 mai 1914
Rimouski, Québec*

Chapitre 1

Par ici! nous pressa le matelot.
Nous étions des centaines blottis les uns contre les autres pour nous protéger du froid. Des centaines sur le pont du petit bateau à vapeur. Nous descendîmes la passerelle en trébuchant dans la pâle lueur de l'aube.

Ce n'est pas vrai. C'est un cauchemar. C'est forcément un cauchemar.

J'eus beau essayer de me réveiller, je n'y parvins pas. Je ne pouvais pas oublier. Et je ne pouvais pas arrêter de grelotter.

J'avais cru que cette longue nuit ne prendrait jamais fin. Que je ne verrais jamais plus le soleil, que je ne sentirais plus jamais ses chauds rayons sur mon visage ni la terre ferme sous mes pieds nus. J'avançai d'un pas chancelant et je dus m'arrêter quelques instants pour retrouver mon équilibre. Mais rien n'était stable. Et ni le soleil sur ma tête ni la chemise d'un étranger qui

couvrait mes cuisses dénudées ne parvenaient à me réchauffer.

J'avais franchi la moitié du quai lorsque des centaines de survivants désorientés, ramenés par l'autre navire qui venait de s'amarrer derrière le nôtre, descendirent la passerelle en traînant les pieds. La plupart étaient blessés, beaucoup presque nus, et tous avaient l'air engourdis. Engourdis par leur séjour dans l'eau glaciale et par le vent mordant, bien sûr, mais surtout par le choc. C'était trop. Leurs yeux hagards ne me voyaient pas, même lorsque je me tenais devant eux. Ils étaient certes rescapés, mais encore perdus en mer. Leurs corps avaient survécu à cette longue nuit d'horreur, mais l'esprit et le cœur de bon nombre d'entre eux s'y trouvaient toujours, là où ils avaient vu des êtres chers mourir, épuisés, à bout de forces, avalés par les froides profondeurs.

Meg.

Je fermai les yeux pour essayer de ne pas la voir dans ses derniers instants, puis je les ouvris en le cherchant, lui, du regard.

Il est ici, quelque part. Il est forcément ici.

Je scrutai chaque front meurtri et blessé, mais je ne trouvai pas son visage. Ils passèrent devant moi, attirés par la gentillesse des étrangers qui leur tendaient des couvertures de laine et des tasses de thé. Même à cette heure matinale, les Rimouskois s'étaient rassemblés sur le quai, avec leurs charrettes de cultivateurs remplies de tous les vêtements et de toute la nourriture qu'ils pouvaient leur donner.

— Thomas! Thomas! hurla une jeune femme vêtue d'une robe de nuit en lambeaux en passant devant moi.

Un homme débarquant de l'autre bateau leva des yeux pleins d'espoir, lorsqu'il entendit son nom. Une étincelle ramena son âme à la vie en voyant la jeune femme se diriger vers lui. Elle fendit la foule pour se jeter dans ses bras. Ils tombèrent à genoux.

— Je pensais que je t'avais perdue... Dieu merci. Je pensais que je t'avais perdue...

Il toucha son visage comme pour se convaincre qu'il s'agissait bien d'elle. Il l'attira vers lui et l'embrassa sauvagement.

La foule se dispersa et il ne resta bientôt que quelques traîneurs. Certains se précipitèrent pour soutenir les blessés et transporter ceux qui étaient trop faibles pour marcher. Je scrutai tous les visages un à un, mais aucun n'était le sien. Lorsque je parvins à la passerelle déserte de l'autre navire, mes jambes, mes mains et mon propre cœur tremblaient et je dus m'agripper au câble du garde-corps.

Il fallait qu'il y soit. Je l'avais déjà cherché en vain à bord du *Lady Evelyn* et la seule chose qui m'encourageait à continuer, c'était l'espoir qu'il se trouvait sur le bateau juste derrière le nôtre. L'espoir que j'allais le revoir. Que je m'élancerais vers lui. Qu'il me prendrait dans ses bras, encore, et que cette fois, il ne me laisserait jamais partir.

Je me retournai pour jeter un regard à la foule qui se dispersait vers les résidences de Rimouski ou

l'hôpital de fortune aménagé dans la gare. Les amoureux qui s'étaient retrouvés s'éloignèrent en se soutenant, étroitement enlacés. Leurs prières avaient été exaucées. Pourquoi pas la mienne ?

Un type chauve héla le marin sur le pont :

— Le hangar est prêt à recevoir les autres.

Les autres. Je frissonnai.

— Claude ! le gronda une femme de l'endroit en me désignant.

Elle déposa une couverture sur mes épaules puis m'attira avec fermeté vers le bas de la passerelle pendant que Claude et d'autres hommes la gravisaient.

— Viens avec moi, viens avec Monique, ça va aller.

Elle me tapota le bras et murmura de vagues formules de sympathie, mais il était hors de question qu'elle me permît de rester sur la passerelle ou d'embarquer sur ce navire.

Je la laissai me ramener sur le quai, m'aider à enfiler une robe, à me débarrasser de ma vieille chemise crasseuse. Je ne parvenais pas à le chasser de mon esprit.

Des centaines avaient survécu. Lui aussi. Il le fallait.

Monique ouvrit une flasque, versa du liquide fumant dans une tasse et me la mit dans les mains. Elle me brûlait les doigts, mais je la tenais bien serrée, cherchant à éprouver une sensation quelconque. Parce que je craignais de ne plus jamais ressentir quoi que ce soit.

Je me rendis en premier lieu à l'hôpital, puis je fis la tournée du quartier. Tout l'après-midi, je courus de maison en maison en criant leurs noms jusqu'à ce que j'aie la voix enrouée. Monique m'accompagnait. Elle parlait en français à toute vitesse aux voisins qui me regardaient avec tristesse en secouant la tête. Après avoir arpenté toutes les rues, l'une après l'autre, après avoir frappé à toutes les résidences jusqu'au hangar en grosses planches près du quai, je sus que j'avais cherché partout. Partout, sauf là.

Mais je ne pouvais pas entrer. Non, pas là.

Deux hommes en sortirent. Le plus grand, un jeune dans la vingtaine à la chevelure lisse, jeta un rapide coup d'œil à Monique avant de poser son regard noir sur moi. Il n'était pas d'ici. Je l'avais deviné avant même qu'il ouvrît la bouche, avant d'entendre son accent américain. Ses vêtements étaient trop raffinés, trop bien coupés. Mais plus encore, il n'exprimait aucune pitié. Ce n'était pas un cultivateur ni une victime. Il n'était pas là pour offrir son aide ni pour en réclamer. Il me sourit. J'aurais pu le trouver élégant, j'aurais pu quémander son attention n'importe où ailleurs, n'importe quand, sauf ce jour-là. Son regard pénétrant me troublait.

— Étiez-vous l'une des passagères, mademoiselle? s'enquit le plus petit des deux.

— Femme de chambre, répondis-je en bafouillant, craignant qu'il ne s'agisse de représentants de la Canadien Pacifique.

— Avez-vous une objection à ce que je vous photographie? C'est pour la *Gazette* de Montréal, me demanda-t-il en soulevant son appareil.

Je levai la main pour masquer sa lentille :

— En fait, ça me dérange.

L'Américain me tendit la main. Je l'ignorai.

— Wyatt Steele, *New York Times*. Le monde entier aimerait connaître votre histoire, mademoiselle...

Encore une fois, je refusai de lui donner mon nom. Mais il ne se découragea pas. Il ouvrit son calepin.

— Puis-je vous poser quelques questions?

Je regardai la porte, songeant à ce qui se trouvait derrière. Je leur demandai :

— Dites-moi, qu'est-ce que vous faisiez là-dedans?

— C'est pour une carte postale commémorative, expliqua le petit.

Je le dévisageai, incrédule. La rage monta du plus profond de mon être :

— Quoi? Vous avez osé prendre une photographie des morts pour fabriquer un souvenir? Leur avez-vous demandé, à eux, s'ils y voyaient une objection?

— Je fais seulement mon travail, répondit-il en haussant les épaules. Le public a le droit de savoir.

— Et les victimes, elles, elles n'en ont pas, des droits? rétorquai-je en pointant le hangar du doigt. À la dignité? à l'intimité? au respect?

Steele posa sa main sur mon bras :

— Elles méritent qu'une personne qui était là, qui a survécu, raconte leur histoire. Ne croyez-vous pas que vous leur devez ce privilège?

— Partez, espèces de vautours! criai-je en me recroquevillant.

Monique s'avança vers les hommes et les remit à leur place en termes crus. J'ignore si Steele parlait français, mais il comprit le message. Monique m'emmena chez elle en me murmurant des paroles de réconfort, en me prenant sous son aile. Je la laissai me dorloter. Elle alluma une énorme braise et m'emmailota dans une épaisse courtepointe. Elle me prépara une tasse de thé que je ne bus pas et des sandwiches au bacon que je ne mangeai pas.

Au moins, une de nous deux avait l'impression *de faire quelque chose*.

J'étais allongée dans la chambre d'amis. Ils me croyaient endormie, comme s'il était possible que je retrouve un jour le sommeil. J'entendais Monique préparer le thé de Claude, la cuillère qui tintait sur sa tasse, le couteau qui coupait son sandwich en deux. Et la voix haletante du vieux cultivateur endurci qui pleurait en expliquant à sa femme ce qu'il avait fait ce jour-là. Ce qu'il avait transporté des navires jusqu'au hangar. Je ne comprenais pas un mot de français, mais je savais exactement ce qu'il disait.

Parce que nous parlions tous le langage de la douleur.

QUATRE MOIS
AUPARAVANT

Janvier 1914
Manoir Strandview, Liverpool, Angleterre

Chapitre 2

La douleur ne m'était pas étrangère. J'avais eu mon lot de souffrances pendant ma courte vie. Ma mère. L'amour de mon père. Mon innocence. Mes espoirs. Tout cela m'avait été dérobé. J'étais une victime depuis longtemps, bien avant la tragédie de l'*Empress of Ireland*. J'étais arrivée au pied de l'escalier de la maison de ma grand-tante à Liverpool deux mois plus tôt, à 18 ans, les mains vides et le cœur alourdi par mes deuils. Je n'avais ni la volonté ni la force de faire autre chose que de demeurer prostrée. Que de m'ensevelir sous les couvertures et n'en jamais sortir.

De toute évidence, tante Géraldine caressait d'autres projets pour moi. Par un matin humide de décembre, réfugiée sous la couette à laquelle je m'agrippais comme à une bouée, je lui criai :

— Vous ne pouvez pas m'obliger ! Je n'irai pas !

Tante Géraldine arracha le couvre-lit et le jeta au sol avec une force étonnante. Son humeur aussi me

surprit, non pas parce qu'elle était très âgée avec ses allures de poupée aussi ridée qu'une pomme séchée – elle avait au moins 80 ans –, mais parce qu'elle sortait rarement de son cabinet de travail. Je l'avais ignorée au cours des longues semaines qui avaient précédé. Pourquoi ne me rendait-elle pas cette courtoisie? N'avait-elle pas agi ainsi durant la plus grande partie de sa vie?

Elle me pointa du doigt pendant que je grelottais dans ma chemise de nuit :

— Tu iras sur ce paquebot, Ellen Hardy, et tu vas trimer fort, diablement fort. Monsieur Gaade te rend service en t'acceptant.

— Sacré service, dis-je en boudant.

— Tu apprendras à avoir de la reconnaissance pour tout ce que tu as et peut-être même apprendras-tu un jour à refaire ta vie, me dit-elle comme s'il y avait vraiment matière à être reconnaissante pour quoi que ce soit.

— Comme femme de chambre?

Je n'en croyais pas mes oreilles. Quel genre de vie était-ce? Indignée, je bondis hors du lit et je me plantai devant elle. Quoique de la même taille que moi, ma tante semblait me dominer. Elle éteignait, comme on mouche une chandelle, toutes les étincelles que mes paroles auraient pu allumer.

Sa jeune bonne, qui répondait à mes moindres besoins depuis mon arrivée (elle me servait le thé, me montait mes repas, réchauffait les bouillottes...), s'agenouilla pour ramasser les couvertures.

— Laisse ça là, ordonna tante Géraldine, elle s'en chargera.

Meg se releva, fit une révérence et sortit sans dire un mot.

Je croisai les bras :

— Vous ne pouvez pas écrire ma vie. Vous ne pouvez pas me donner des ordres. Je ne suis pas une petite servante imbécile que vous pouvez...

Je ne vis pas arriver la gifle de ma tante, mais je me souviens encore de la douleur. Des larmes qui nous montèrent aux yeux à toutes les deux. Je posai ma main sur ma joue cuisante en tremblant. Jamais personne ne m'avait frappée, pas même mon père, alors qu'il y avait certainement songé après ce que j'avais fait. Les souvenirs, la honte, brûlaient comme des braises en moi, victime impuissante condamnée à se consumer. Lorsque ma tante se tourna vers la porte pour sortir, je lui adressai un ultime argument :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas simplement laissée là où j'étais? Vous m'avez libérée d'une geôle pour me jeter dans une autre prison.

La main ridée posée sur la poignée de la porte, elle me regarda par-dessus son épaule. Voûtée, les yeux las, les joues creuses, tante Géraldine me paraissait pour la première fois aussi vieille qu'elle l'était vraiment.

— J'ai promis à ta mère de veiller sur toi.

Je jubilai légèrement en lui lançant ces paroles au pouvoir limité :

— Alors, elle doit être cruellement déçue, n'est-ce pas?

— Oui, je le pense, me répondit tante Géraldine doucement en me regardant dans les yeux.

Elle se tut, puis reprit :

— Tu sais, Ellen, j'ai toujours cru que tu ressemblais davantage à ta mère. Je devais me tromper.

Tante Géraldine mit sa menace à exécution et, en une semaine, elle me fit engager, puis me fit habiller et m'envoya travailler comme femme de chambre sur le paquebot *Empress of Ireland*. Et sa bonne m'accompagnait. C'est tout ce que Meg représentait pour moi à l'époque : la femme engagée par ma tante. Ses « yeux » sur le bateau. Je ne pouvais pas m'imaginer alors que Meg deviendrait beaucoup plus pour moi. Que je serais victime d'un naufrage à cause de ma tante, mais que j'y survivrais grâce à Meg.

Oh, Meg, elle qui avait perpétuellement les yeux écarquillés d'émerveillement. Facile de croire qu'un navire aussi grandiose que l'*Empress of Ireland* l'ait littéralement laissée sans voix. Dès que nous avons embarqué, nos sacs à la main, la surveillante, madame Jones, nous avait escortées dans sa robe empesée sur ce qui m'avait paru comme des milles et des milles de coursives et d'escaliers reliant une longue pièce à une autre. Meg lui emboîtait le pas, fascinée par les majestueuses salles à manger, la bibliothèque luxueuse, les tapis épais et les lambris de bois exotiques. Même les satanées poignées étaient dignes d'admiration. Partout où elle posait son regard, Meg semblait émerveillée. Moi, je me sentais enfermée. Meg voyait de la

splendeur, alors que j'imaginai les tâches à faire dans l'enfilade interminable d'endroits à nettoyer sans jamais trouver mon chemin. Meg essayait de s'orienter :

— Est-ce que c'est l'avant du bateau ?

— La proue, oui, corrigea la surveillante.

Le bruit de son trousseau de clés frappant sa ceinture évoquait celui d'un geôlier. Ses jupes foncées bruissaient pendant qu'elle marchait.

— Les cabines des femmes de chambre sont sur le pont-abri.

Meg sourit à belles dents. C'était peut-être le fait de s'entendre désigner comme une « femme de chambre », ou bien de dormir dans une « cabine » sur le « pont-abri ». Mais je savais que rien de tout cela ne serait, et de loin, aussi magnifique que Meg l'imaginait. Pas en ce qui me concernait, en tout cas. La surveillante s'arrêta finalement devant une porte. Elle frappa sèchement avant d'entrer. Je crus qu'il y avait une erreur dès que je vis l'intérieur. Ce n'était pas une chambre, c'était un placard envahi de lits superposés.

— C'est les nouvelles filles ?

Celle qui nous avait parlé, une femme d'une trentaine d'années aux cheveux brun-roux, se tenait devant le minuscule lavabo coincé entre les couchettes. Petite et rougeaude, elle me fit penser à une pomme de terre.

La surveillante lui répondit d'un ton sec :

— Kate, je te présente Ellen Ryan et Meg Bates.

Elle se tourna vers nous et dit :

— Changez-vous et rendez-vous dans la coquerie dans cinq minutes.

À peine eut-elle fini de s'adresser à nous qu'elle disparut.

Je n'aimais pas recevoir des ordres de cette vieille bique, et je détestais encore plus ma nouvelle existence qui commençait.

Kate ouvrit les bras pour nous désigner la minuscule chambre et les deux lits superposés derrière les rideaux verts retenus par un cordon :

— Je vais vous faire la visite guidée: couchette, couchette, couchette, couchette, lavabo, placard.

De toute évidence, Meg était ravie :

— Comme c'est mignon! Et regardez, il y a des petits tiroirs à côté de notre lit. On a chacune le nôtre.

La colère bouillonnait en moi. Ce n'était pas mon propre tiroir que je voulais avoir, c'était ma propre chambre, sapristi! J'en avais besoin. Je ne voulais pas être rangée à l'écart comme les livres de ma tante :

— C'est notre cabine? À toutes les trois?

Je me sentis rassurée en entendant Kate pouffer de rire devant le ridicule de la chose. De toute évidence, il y avait une erreur.

— En fait, on est quatre. Gwen est partie donner un dernier coup de torchon aux toilettes en haut. Je ne sais pas pourquoi elle fait tout ce chichi. Mais vous savez, il y a des passagers très tatillons. Tout doit étinceler, même les cuvettes pour leur merde.

Les murs se resserrèrent encore plus autour de moi. C'était impossible. Comment tante Géraldine pouvait-elle m'imposer une chose pareille?

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



La dernière traversée
Caroline Pignat



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON